

Préface : La première communication

Maxime Coulombe

À André Sanfaçon

Comment faire pour écrire autrement que sur ce qu'on ne sait pas, ou ce qu'on sait mal? C'est là-dessus nécessairement qu'on imagine avoir quelque chose à dire. On n'écrit qu'à la pointe de son savoir, à cette pointe extrême qui sépare notre savoir et notre ignorance, et qui fait passer l'un dans l'autre. C'est seulement de cette façon qu'on est déterminé à écrire.

Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, 1968¹

Mes souvenirs de ma première conférence scientifique? Une salle de classe quasi vide de Lyon, des gens qui ne parlaient pas français et dont le champ de recherche m'était complètement étranger. Un grand congrès international. À regarder ces trois ou quatre personnes tenter de comprendre ce que je racontais tout en brassant les notes d'une conférence qu'ils donneraient dans quelques minutes, j'avoue, je m'interrogeai : à qui, véritablement, étais-je en train de parler? La réponse est évidente et amère pour qui s'est déjà rendu dans ce genre de congrès – je l'ai appris, pour ma part, ce jour-là : on parle, essentiellement, à son CV et pour son CV. Dans la course à la performance qui gagne progressivement les sciences humaines, les congrès sont souvent des lieux où tout le monde parle, souvent presque en même temps, où les gens se répètent – certains donnent la même conférence, depuis des années, dans différents congrès – et quasi personne n'écoute vraiment. S'en dégage une forme de cacophonie sourde, un bruit, où l'énonciation paraît plus importante que l'énoncé ; le fait de parler plus important que ce que l'on dit. Je suis resté, depuis, un peu fragile. J'évite les congrès et souvent même les colloques, ma condition s'est même étendue à certaines publications scientifiques. Je suis désormais très craintif de ne parler et de n'écrire qu'à mon CV.

Pour bien des universitaires un peu blasés, le seul véritable intérêt des publications et des colloques étudiants serait d'étoffer le CV en vue des demandes de bourses et de pratiquer un peu sa plume, ses arguments et son ton avant de se présenter dans les colloques de plus grande envergure. Les colloques étudiants seraient les ligues mineures de la recherche universitaire, ils seraient à la fois importants et sans intérêt. Importants comme école, sans véritable intérêt quant à la recherche qui s'y fait. Les problèmes de dialogue

qui se rencontrent dans les congrès internationaux y seraient donc encore pires. Prétendre cela est une grossière – et arrogante – erreur. Il suffit d'avoir parcouru les pages qui suivent ou de s'être rendu au populaire colloque d'Artefact pour en prendre la mesure.

Fruit de l'arrivée d'une nouvelle subjectivité pour penser un objet de recherche, l'écriture étudiante, ou plus exactement le premier écrit, est le lieu même de la nouveauté. Certes, parfois cette nouveauté est pleine de doutes, d'hésitations. Parfois par pudeur ou par gêne, elle se cache un peu derrière des arguments d'autorité, la voix d'autres, derrière des tics. Pourtant, elle est bien présente, visible pour qui sait regarder ; elle tient déjà à cette volonté de proposer de nouvelles pistes (théoriques, pratiques, méthodologiques) pour penser un problème. Elle tient aussi à cette écriture qui, même à se chercher, est déjà singulière. Elle tient à ce petit sursaut d'orgueil qui incite à prendre la parole et à affirmer : « Je ne suis pas complètement d'accord avec ce qui a été dit. » Cette nouveauté est, comme constitutivement, marquée par l'audace, l'imagination. Voir les choses différemment permet à la pensée d'avancer, d'ouvrir de nouveaux chantiers.

C'est cette originalité qui est mise à mal dans la compétition et la course à la publication qui animent désormais le monde universitaire. C'est cette pression du nombre – publications et conférences – qui met à mal la capacité à entretenir cette singularité du regard, à la conserver, à l'assumer². Rappelons-nous ce que disait Charles Baudelaire dans la préface à sa traduction d'Edgar Allan Poe : « un savant sans imagination n'apparaît plus que comme un faux savant, ou tout au moins comme un savant incomplet³. » Le milieu universitaire donne parfois l'impression d'être, à la fois, le meilleur ami et le pire ennemi de la recherche.

J'espère donc que ces *Actes* pourront apparaître, pour ceux qui les lisent, comme des écrits « étudiants ». Ce dernier mot à entendre non pas comme une limite, mais comme un compliment. En fait, il faudrait même donner à ce terme toute sa charge positive : celle de la fraîcheur et de la nouveauté, de l'imagination, de l'audace. Aussi nous faut-il souhaiter que des colloques savants puissent retrouver leur esprit étudiant. S'ils en cherchaient des exemples, des modèles, ils n'auraient qu'à feuilleter ces *Actes*.

Notes

1. Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France, 1968, p. 4.
2. Pour parler comme Giorgio Agamben, elle brimerait même la liberté de la pensée, ce qu'il nomme la puissance : « c'est pourquoi l'unique expérience éthique (qui, comme telle, ne saurait être ni une tâche ni une décision subjective) consiste à être sa (propre) puissance, à laisser exister sa (propre) possibilité ». Giorgio Agamben, *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 49.
3. Charles Baudelaire, « Notes nouvelles sur Edgar Poe », dans Edgar Allan Poe, *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, Gallimard, 2006 (1857), p. 37.